

Le docteur Jivago, par l'écrivain russe Pasternak — Ce roman n'a pas combattu la révolution russe

Al-Jumhuriya, 10 février 1959.

Que ce roman soit splendide, d'une splendeur incomparable, c'est chose dont ne doutent que ceux qui ne l'ont pas lu ou n'en ont pas sondé les profondeurs, ou dont le goût ne suffit pas à savourer la grande littérature ; mais sa lecture et l'exploration de ses profondeurs exigent une patience, la plus grande patience, et une longanimité, la plus grande longanimité, et il se peut bien qu'il faille le lire deux fois ou davantage, et il se peut bien que le lecteur doive relire certains de ses chapitres plus d'une fois.

La raison en est, d'abord, qu'il est d'une longueur extrême, ses pages dépassant les six cents, et que ses personnages sont si nombreux, si divers, et si variés de tempérament et de caractère qu'il est difficile au lecteur de les garder tous présents à l'esprit depuis le début du roman jusqu'à sa fin ; et parce que ses décors sont dispersés aussi largement qu'il est possible de l'être dans un pays aux confins si lointains que les terres russes, dont les diverses régions diffèrent par le climat, le relief, la langue, le goût, et les autres coutumes et traditions.

Et parce que, en fin de compte, il ne se déroule pas sur une ou deux années, ni sur quelques années, mais commence au tout début de ce siècle et s'achève vers son premier tiers, ou un peu avant, ou un peu après. Tout cela disperse l'attention du lecteur et rend extrêmement difficile de réunir ses événements dans l'esprit... et j'avoue que, l'ayant lu une première fois, j'ai dû revenir en arrière et relire divers chapitres, et qu'après tout cela je reste incapable de le résumer.

Je ne pense pas non plus qu'aucun autre critique parvienne à un résumé là où j'ai échoué, pour toutes les raisons que je viens d'exposer... qu'il me suffise donc de décrire les qualités particulières qui distinguent ce roman parmi la fiction russe contemporaine que j'ai eu l'occasion de lire.

Le roman commence, comme je l'ai dit, au tout début de ce siècle, un peu avant la révolution dont les flammes s'embrasèrent pour la première fois en Russie en 1905, et il nous parle d'enfants qui vont à

l'école, et des familles de ces enfants, et il décrit avec la plus grande précision et la plus grande force les pensées qui agitent l'esprit de ces enfants lorsque les événements qui les entourent les provoquent — surtout lorsque ces événements touchent leurs familles de près ou de loin — et les pensées que suscitent en eux les bouleversements sociaux : les mouvements ouvriers, quand les ouvriers font grève et remplissent les rues de Moscou de clameurs, de tumulte et d'agitation, et les mouvements de la police quand elle disperse les manifestations des ouvriers et celles des étudiants également, et l'effet de tout cela sur l'esprit de ces enfants qui n'ont pas encore treize ans.

Et en traitant des familles de ces enfants, le roman ne s'arrête pas à la manière dont ces familles sont affectées par les événements, mais se voit contraint de décrire la vie des pères et des mères, et de dépeindre leur conduite, leurs conversations, et leurs jugements sur les choses. Et les échos de tout cela retentissent dans l'esprit de ces enfants, y prenant forme et s'y développant, produisant en eux diverses sortes d'émotions, si bien qu'ils se retrouvent à méditer sur des choses que les enfants n'ont pas l'habitude de méditer, souffrant et s'attristant de ce qui, d'ordinaire, ne fait ni souffrir ni attrister les enfants.

Et à travers tout cela, le roman accompagne ces enfants à travers leurs écoles primaires et secondaires, et à travers l'université dans ses diverses facultés ; il les suit de l'enfance jusqu'aux premières années de la jeunesse, quand la Première Guerre mondiale les surprend et qu'ils y sont entraînés par la force... certains par obligation de leur âge, d'autres se portant volontaires pour combattre l'ennemi par amour de leur patrie et pour la défendre.

Et le roman dépeint l'effet de la guerre sur la vie des civils, à la fois matériellement et moralement... tout comme il dépeint la conduite de ces jeunes gens sur le terrain, et la conduite de leur pays dans la guerre, tandis que les armées russes avancent et sont ensuite contraintes de se replier. Et au milieu de tout cela survient la grande révolution de 1917, et le roman décrit l'écho de cette révolution au sein de l'armée, et le trouble des soldats et de leurs officiers, les uns résolus à poursuivre le combat, les autres inclinant vers la paix et le repos, jusqu'à ce que, lorsque les ordres de la révolution parviennent à l'armée, leurs divisions et leurs désaccords ne fassent que s'approfondir.

Puis vient la paix que la Russie conclut seule, à l'écart de ses alliés... mais la révolution avait déjà affecté tout, dans la vie des soldats

combattants comme dans la vie des civils anxieux, et tout devint d'une confusion extrême, les gens se divisant entre celui qui croit en la révolution, lui est dévoué, et se laisse porter avec elle jusqu'à ce qu'elle atteigne le but qu'elle s'est fixé ; celui qui renie la révolution, hardi dans son reniement ; et celui qui redoute la révolution, craignant ses conséquences et craignant tout autant de lui résister. Et la vie avait commencé à devenir dure et oppressante pour les gens : une nature cruelle d'un côté, l'exposition à la faim et à la misère de l'autre, et la fuite de la ville vers quelque endroit où la vie pourrait se faire plus douce et la sécurité assurée.

Et le roman suit certains de ces jeunes gens que nous avons connus dans leur enfance, ne les quittant jamais jusqu'à ce que leur vie s'achève, ou jusqu'à ce que le récit du roman à leur sujet s'achève alors qu'ils sont encore vivants... certains d'entre eux émigrèrent vers des pays étrangers, et certains restèrent dans leur patrie et y endurèrent des formes de misère, des sortes de difficultés et d'épreuves, que rien ne peut décrire.

Telle est donc l'esquisse la plus générale possible du sujet du roman : il est social au sens le plus précis de ce mot, d'une part, parce qu'il décrit les mouvements des groupes qui soutiennent la révolution et de ceux qui lui résistent avec la description la plus fine et la plus détaillée, et il est, en même temps, individuel au sens le plus précis de ce mot également, parce qu'il suit ces individus particuliers parmi les jeunes gens que nous avons vus enfants, ne les quittant jamais, ne laissant rien de ce qui leur arrive comme événements, ou s'agite dans leur esprit comme pensées, ou se présente à eux lorsqu'ils sont seuls avec eux-mêmes, sans le dépeindre avec la représentation la plus fine et la plus précise.

Et parmi eux, il suit une figure en particulier, le docteur Jivago, ne le quittant jamais depuis la mort de sa mère, alors qu'il n'est encore qu'un garçon de moins de dix ans, jusqu'à ce qu'il meure lui-même dans la fleur de sa jeunesse, ayant atteint la quarantaine ou presque... il le suit calme et le suit troublé, le suit effrayé — et combien souvent il eut peur ! — et en sécurité — et combien rarement il le fut ! — il le suit combattant les ennemis de la révolution contre son gré, et fuyant les combats, surveillant à tout instant sa propre arrestation.

Et il le suit avec sa famille, après qu'il eut épousé une jeune fille qu'il avait connue enfant et à laquelle il s'était uni dans les premières années de sa jeunesse ; puis il le suit fuyant avec elle ; puis il le suit après qu'il

eut été emmené à la guerre sans qu'elle en sache rien ; puis il le suit après qu'il eut fui la guerre et était rentré chez lui pour n'y trouver personne — sa femme s'étant enfuie avec leur fils ; puis, finalement, il le suit jouissant — au milieu de la plus grande peur — de deux choses absolument contradictoires à la fois : jouissant d'un amour d'une intensité extrême, porté aux limites les plus extrêmes de la force, avec une amie qu'il avait connue dans son enfance, et jouissant, la nuit venue, du loisir de se tourner vers la plume et le papier, y déversant tout ce qui remplit son âme de poésie et de prose ; car il est un médecin habile, mais en même temps un homme de lettres distingué.

Et il le suit, finalement, après qu'il fut revenu à Moscou à la suite de terreurs sur terreurs, où il se met à publier des brochures que les gens lisent et dont ils discutent, puis vit ensuite une vie vide, dépourvue de sens et de but.

Puis, un jour, il descend d'un tramway pour tomber mort, son cœur ayant soudain cessé de battre, et les gens se rassemblent autour de lui, et une dame passe, s'arrête, regarde, puis reprend son chemin — mais il ne lui faut guère de temps pour apprendre l'identité de cet homme tombé, et elle se révèle être cette amie même avec laquelle il avait vécu à l'extrême Orient, se délectant à la fois d'amour et de littérature ; alors elle revient vers lui après qu'il eut été transporté chez lui, et reste seule auprès de son corps, lui racontant toutes les terreurs qui l'avaient frappée depuis qu'elle l'avait quitté à l'extrême Orient, et elle ne le quitte que lorsqu'il est mis en terre.

Et lorsque le roman s'achève de cette manière, à la fois splendide et terrible, l'auteur y joint quelques poèmes du docteur défunt ; et je ne parlerai pas de cette poésie, car je l'ai lue traduite en français, et combien souvent la traduction fait perdre à la poésie sa splendeur, surtout lorsqu'elle est rendue en vers soumis au mètre et à la rime, ou libérée de l'un et de l'autre.

Revenons maintenant au roman lui-même, après vous avoir présenté autant que j'ai pu de son sujet, et revenons-y pour nous arrêter brièvement sur quelques-unes des qualités particulières qui lui confèrent sa beauté splendide et sa force terrible.

Il parle d'une génération de Russes qui grandirent avant la révolution, que la révolution surprit dans les premières années de leur jeunesse, et qui vécurent ensuite à ses côtés jusqu'à ce que ce qui était en tumulte se stabilise, jusqu'à ce qu'elle se soit assurée contre ses ennemis

et ait réussi à triompher d'eux, jusqu'à ce qu'elle ait eu le loisir de se consacrer à la vie intérieure et extérieure de la Russie, édifiant sa structure sur son nouvel ordre, après avoir rempli les cœurs des gens de terreur, et les avoir exposés, et s'être exposée avec eux, aux difficultés les plus dures, portées aux limites les plus extrêmes de la dureté. Et l'auteur du roman ne dépeint pas les réalités de la révolution elle-même, mais se préoccupe, avant toute chose, de ses effets sur les âmes des gens, et en particulier sur les âmes de ceux qui n'y croyaient pas mais furent simplement contraints de s'y soumettre par nécessité.

Avant ce roman, j'avais lu un autre roman, plus long, de l'écrivain russe contemporain Alexis Tolstoï, dans lequel son auteur se préoccupait de dépeindre la révolution elle-même, et de dépeindre ses effets sur les âmes de ceux qui y croyaient et la défendaient, sacrifiant pour elle leur vie, leur sang, et leur tranquillité sans hésitation ni défaillance, et dépeignant aussi sa résistance à ses ennemis, russes et étrangers.

Et j'ai trouvé dans ce roman une splendeur certaine, et une beauté certaine, et il est plus long que le roman de Pasternak, car il s'étend sur trois volumes, mais il se limite presque à une description de la révolution et de sa résistance, et de la foi de ses adhérents dans ses vérités et ses buts, et de leurs efforts considérables dans le combat contre ceux qui s'y opposaient ; si bien qu'il est plus proche d'être une histoire de la révolution qu'une histoire des âmes de ces gens à qui la révolution fut imposée, dont les cœurs n'y répondirent pas, mais qui s'y soumirent à contrecœur et souffrirent beaucoup de ses terreurs.

Et c'est là la différence entre *Le Chemin des tourments*, le roman écrit par Alexis Tolstoï, et *le Docteur Jivago*, le roman dont nous parlons, écrit par Pasternak ; et certains disent que ce roman est hostile à la révolution communiste, et que ceux qui ont attribué à son auteur le prix Nobel lui ont donné ce prix précisément parce qu'il était en désaccord avec la révolution russe.

Mais je ne partage pas cet avis, car ce roman de Pasternak n'a pas été écrit pour combattre la révolution ou lui résister ; s'il avait été écrit à cette fin, son auteur n'aurait pu trouver ni sécurité ni tranquillité, ni continuer à vivre, comme il a vécu jusqu'à présent, calme et serein ; le roman a plutôt été écrit pour dépeindre, de manière réaliste et sans exagération, l'effet de la révolution, les circonstances qui l'entouraient, et les terreurs qu'elle susciterait dans les âmes de ceux qui n'y prirent aucune part et n'y croyaient pas, mais s'y soumirent seulement parce

qu'ils ne voulaient ni ne pouvaient faire autre chose que cela.

Et combien sont nombreux ceux qui ont écrit des romans et écrit l'histoire, et dépeint, dans leurs romans ou leurs histoires, les terreurs de la grande Révolution française ! Le sang qui y fut versé, les vies qui y furent détruites, les formes de peine, de dureté, de misère et de privation que les gens y goûtèrent, sans pour autant en être les ennemis ou les adversaires, mais dépeignant simplement des réalités qui s'étaient produites et avaient besoin de quelqu'un pour les dépeindre !

Ainsi Pasternak a-t-il, lui aussi, dépeint les terreurs de la grande révolution russe et la souffrance de certaines personnes qui lui furent soumises, et aux circonstances qui l'entouraient, et il n'y a là nulle hostilité envers la révolution ni inimitié envers ses adhérents, mais seulement la représentation de réalités qui ne pouvaient manquer de se produire lorsqu'une révolution est contrainte, comme le furent les révolutions française et russe, de se protéger elle-même, quel qu'en soit le coût pour elle-même et pour le peuple qui l'entoure.

Et je ne connais aucun écrivain russe qui ait dépeint la terreur, l'effroi et l'angoisse qui remplissent les cœurs, les âmes et les esprits des gens, et qui gouvernent toutes leurs affaires, comme l'a dépeint l'auteur de ce roman ; car si ceux qui triomphèrent dans la révolution russe, en établirent les fondements, et la menèrent jusqu'à son but sont des héros, alors ceux qui en supportèrent les terreurs sont des héros aussi ; car ils souffrirent comme les gens ne souffrent pas d'ordinaire, et goûtèrent, de la misère, de la faim et de la force de la nature, des terreurs que nous lisons et que nous pouvons à peine saisir, à peine croire, car elles atteignirent un tel degré de cruauté, de dureté et d'épreuve de l'âme qu'elles sont à peine crédibles, sauf après le plus grand effort.

Et je ne connais aucun écrivain russe contemporain qui ait dépeint la rigueur de la nature quand l'hiver se fait féroce, quand la neige tombe à verse, quand les rivières gèlent, quand les transports s'arrêtent, quand les récoltes périssent avant de porter leurs fruits, et quand les gens souffrent de tout cela, ne trouvant rien à manger, rien à porter, rien pour se protéger de ce froid mordant — et qui sont, de plus, effrayés, le cœur plein d'épouvante, l'âme possédée par le désespoir de la vie, si bien qu'ils attendent à tout instant d'être saisis pour être livrés à la mort, ou que la mort leur soit livrée, et qui n'entendent aucun bruit, ne sentent aucun mouvement, sans s'imaginer que ceux qui vont les saisir et les emmener là d'où ils ne reviendront jamais sont arrivés ; et il n'y en a pas un d'entre

eux qui ne pense à quelque enfant qui sera exposé à la terreur après lui, ou à quelque épouse qui souffrira toutes sortes de misères après lui.

Je ne connais aucun écrivain russe contemporain qui ait dépeint tout cela comme Pasternak l'a dépeint dans ce roman, ni ne connais-je d'écrivain qui ait dépeint la beauté de la nature quand vient le printemps, quand le soleil brille, et quand la vie revient à toute chose sauf à ces âmes craintives, qui ne pensent, ou ne pensent presque, qu'aux difficultés de la vie et à ses tourments, et à cette mort qui est sur le point de fondre sur elles pour leur arracher un soutien de famille ou un être aimé.

Et je ne me souviens pas avoir lu une description du mouvement des foules dans la peur et dans la sécurité, dans la colère et dans le contentement, comme je l'ai lue dans ce roman, et je ne connais personne qui ait décrit la vie des fugitifs dans les trains qui les emportent pour s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils désespèrent, ou soient sur le point de désespérer, de les voir repartir, tout en fuyant pourtant la mort, ou quelque chose qui y ressemble.

Vous trouverez tout cela dans ce roman — bien plus encore que tout cela — à condition de le lire avec assez de patience pour cette lecture, et résolu à ne pas vous en détourner, même de la largeur d'un doigt, pour une pensée passagère ou quelque chose qui se produit autour de vous ; vous êtes même tenu, si vous voulez le lire et en jouir véritablement, d'y consacrer, pendant toute la lecture, votre esprit, votre cœur et votre goût à la fois. Et vous constaterez, si vous le faites, que vous en tirerez un plaisir tel qu'on en tire rarement un semblable à la lecture d'un livre.